

L'ARCHE *Editeur*

**Rolf SCHNEIDER**

Etés à Nohant

Traduit par  
Heinz SCHWARZINGER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Nelly Sachs



E L I

Un mystère sur les souffrances d'Israël



Texte français de Louise Servicen



Tous droits de représentation théâtrale, de radiodiffusion et de télévision réservés.

L' A R C H E  
86, rue Bonaparte  
Paris 6°

## PERSONNAGES

Une Blanchisseuse.  
Une Boulangère.  
Samuel.  
Plusieurs maçons.  
Josselé.  
Plusieurs jeunes filles.  
Michaël.  
Le colporteur.  
Mendel.  
Une femme.  
Un homme.  
Un rémouleur.  
Un bossu.  
Une jeune fille aveugle.  
Un violoneux.  
Une jeune femme.  
Un groupe de fidèles.  
Un homme portant un miroir.  
Dayan.  
Un mendiant.  
Un Rabbin.  
Une vieille femme.  
Un vieil homme.  
Un menuisier.  
Un jardinier.  
Un Etre.  
Un paysan.  
Un instituteur.  
Sa femme.  
Un facteur.  
Un médecin.  
Des enfants.  
Plusieurs voix.

L'action se passe après le martyre du peuple juif.

PREMIER TABLEAU

La place du marché d'une petite ville de province, en Pologne, où un certain nombre de survivants du peuple juif se sont retrouvés. Alentour, maisons en ruines. Seule subsiste, au centre, une fontaine à laquelle un homme est en train de limer et d'ajuster des tuyaux.

LA BLANCHISSEUSE, portant un panier de linge qu'elle vient de laver. Sur un ton de mélodie :

Je reviens du pré à blanchir le linge,  
du pré à blanchir le linge,  
j'ai lavé du linge de mourant,  
lavé la chemise d'Eli,  
lavé le sang, lavé la sueur,  
lavé la sueur d'enfant, lavé la mort.

(A l'homme qui ajuste les tuyaux :)

Je te la porterai, Samuel,  
à la ruelle aux vaches, ce soir,  
lorsque les chauves-souris feuilleteront l'air  
comme moi je feuillette la Bible,  
pour y chercher la lamentation où tout bouillonne,  
où tout brûle et où les pierres croulent -.  
Je te porterai la chemise de ton petit-fils,  
la chemise d'Eli.

LA BOULANGÈRE :

Comment se fait-il, Guitte, qu'il soit devenu muet ?

LA BLANCHISSEUSE : ;

C'est arrivé le matin  
où ils ont emmené son fils  
et l'ont arraché à son lit,  
l'ont arraché à son sommeil  
comme ils avaient, avant cela, forcé la porte  
menant au sanctuaire secret du temple  
- ah, Dieu préserve, Dieu préserve ! -  
et Rahli, sa femme, aussi, ils l'ont arrachée au sommeil,  
ils les ont poussés devant eux, tous deux, par la ruelle aux vaches,  
la ruelle aux vaches. - La veuve Rosa était assise  
là, dans le coin, à sa fenêtre  
et elle a raconté comment ça s'est passé,  
avant qu'ils ne lui aient cloué la bouche  
avec une épine, parce que son homme était jardinier.  
Eli en chemise de nuit a couru après ses parents,  
tenant à la main le pipeau  
dans lequel il soufflait au pâturage  
pour appeler agneaux et veaux  
et Samuel, le grand'père, a couru  
après son petit-fils.  
Et quand Eli a vu,  
de ses yeux de huit ans a vu  
comment on poussait ses parents  
par la ruelle aux vaches, la ruelle aux vaches,

il a porté le pipeau à ses lèvres et il a soufflé.  
Et il n'a point sifflé  
comme on siffle le bétail, ou lorsqu'on joue,  
a dit la veuve Rosa quand elle vivait encore,  
il a rejeté la tête en arrière  
comme les cerfs, comme les chevreuils  
avant d'aller boire à la source.  
Il a tourné son pipeau vers le ciel  
et c'est vers Dieu qu'il a crié, Eli,  
a dit la veuve Rosa quand elle vivait encore.

LA BOULANGERE :

Ecartons-nous, Guitte, qu'il n'entende  
point nos paroles, le muet.  
Il doit les boire comme une éponge,  
Ne peut rien exhiler de sa gorge  
nouée par la Mort.

Elles s'écartent.

LA BLANCHISSEUSE :

Passa un soldat dans la troupe,  
s'est retourné pour voir Eli  
qui sifflait bien haut vers le ciel ;  
le frappe à mort avec la crosse de son arme.  
Il était jeune, le soldat, très jeune encore,  
nous a dit la veuve Rosa,  
et Samuel a pris le cadavre,  
Grand-père Samuel, a dit Rosa ;  
puis il s'assied sur une borne  
et le voilà muet.

Un silence.

LA BOULANGERE :

Il n'était donc pas là, Michaël,  
lui qui aurait pu sauver Eli ?

LA BLANCHISSEUSE :

Michaël était allé au temple,  
à la maison de prière, qui brûlait,  
il a pu étouffer les flammes,  
il a pu sauver Josselé,  
il a sauvé aussi Dayan,  
Il a sauvé Jacob,  
mais Eli, lui, est mort.

LA BOULANGERE, rêveuse :

Et peut-être, avec lui, l'instant a-t-il pris fin  
où Il nous a abandonnés ?

LA BLANCHISSEUSE :

La veuve Rosa a ajouté  
que Michaël rentra une minute trop tard,  
une toute petite minute,

vois, aussi petite que le trou de mon aiguille  
avec laquelle j'ai recousu l'ourlet  
déchiré de la chemise d'Eli.  
Qu'en dis-tu, pourquoi est-il revenu trop tard,  
lui qu'aucun ennemi ne retenait ?  
Il a fait un pas dans la rue d'à côté,  
rien qu'un seul pas,  
là où s'élevait jadis la maison de Myriam.  
Après quoi il s'est détourné, mais Eli, était mort.  
La veuve Rosa a dit encore :  
Michaël, pourtant, a le regard intact,  
pas comme le nôtre qui ne voit que des décombres.  
Il a le regard du Balschem  
qui regarde d'un bout du monde à l'autre...

(Elle s'approche de la fontaine :)

Samuel, sera-t-elle enfin prête  
pour la fête  
et pour le Nouvel An, la fontaine ?

LA BOULANGERE :

Je vais te dire, Guitte, un secret :  
J'entends les pas !

LA BLANCHISSEUSE :

Quels pas entends-tu, Basia ?

LA BOULANGERE :

Quand ils ont emmené Eisik, mon homme,  
le boulanger, parce qu'il avait fait cuire une brioche,  
la brioche sucrée avec de la farine interdite,  
quand ils l'ont emmené du fournil,  
je lui ai donné son manteau,  
car dehors, il gelait à pierre fendre.  
Ils piaffaient comme des chevaux  
qui se réjouissent de l'avoine.  
"Reviendra plus vite qu'i'n'shabille,  
il reviendra ?"  
L'est revenu, mais revenu sans pas !  
Dès lors, les pas ont commencé  
à résonner à mon oreille !  
Les pas lourds,  
les pas pesants  
qui disaient à la terre : je t'éventre...  
et dans l'intervalle il y avait  
son pas glissant,  
car il marchait peu,  
respirait mal à l'air froid.  
Il restait debout au fournil,  
nuit et jour.

LA BLANCHISSEUSE :

Et tu entends encore les pas ?

LA BOULANGERE :

Ils sonnent toujours dans mon oreille.  
Ils errent aux heures du jour,  
ils errent aux heures de la nuit,  
que tu parles ou que je parle,  
je les entends toujours.

LA BLANCHISSEUSE :

Demande à Michaël ~~si~~ il peut  
lui, t'ôter les pas de l'oreille.  
S'il rapetasse les semelles  
de cuir et les fixe à leur tige,  
il sait bien plus de choses que de s'acheminer  
tout simplement vers le tombeau.  
Ecoute, Basia, moi je suis une blanchisseuse,  
j'ai bouilli la lessive, j'ai lavé, j'ai rincé,  
mais aujourd'hui, sur le pré à blanchir,  
là où l'ourlet était déchiré, à la chemise,  
à la chemise d'Eli,  
la chose m'a ~~ha~~uté aux yeux...

LA BOULANGERE :

Si seulement je le pouvais,  
je porterais là-haut l'ourlet,  
qui ensanglante le soleil,  
si les yeux d'Eisik pouvaient me voir -  
je dirais :  
je suis prisonnière  
derrière un grillage,  
un grillage de pas.  
Ouvre, ouvre le grillage,  
pour que je m'évade, loin des pas lourds,  
loin des pas forts,  
qui éventrent la terre-  
Et dans l'intervalle ton pas furtif...

LA BLANCHISSEUSE :

La fontaine coule !

LA BOULANGERE :

La fontaine coule ! (Elles boivent dans le creux de leurs mains.)  
Ote-moi les pas...  
Ote-moi de l'oreille  
les pas... (Elle s'affaisse.)  
les pas... les pas...

Rideau.

TABLEAU 2

4. La même place qu'au tableau précédent, vue sous un autre angle. La fontaine clapote. Un vieux maçon et son aide travaillent à l'une des maisons en ruines. Au fond, ruelle étroite, dévastée, au bout de laquelle on aperçoit la tente à prières. Un paysage verdoyant resplendit partout, entre les pans des maisons écroulées.

LE MAÇON :

Josselé, remplis le seau à la fontaine,  
cours chercher de la chaux, là-bas où ils construisent  
aux portes où ils bâtissent la cité nouvelle.

S'il n'y a plus de portes,  
il n'y a plus de vieille ville,  
il n'y a plus de maison de prière,  
juste assez de terre pour le petit coin !

(A part :)

Il y avait ici une maison, il y avait ici un foyer  
voici encore une marmite noircie,  
là un ruban de couleur vive,  
- peut-être un ruban de berceau,  
ou peut-être de tablier,  
qui sait ?

voici un petit bonnet -  
qui l'a porté ?  
Un jeune homme, un vieux, un enfant ?  
Les dix-huit bénédictions silencieuses  
l'ont-elles préservé  
des pensées frivoles,  
des pensées mauvaises  
ou... qui sait ?

(Une femme en chemise arrive en hâte par la venelle, frappe du doigt contre les murs et les pierres.)

Esther Weinberg, qu'as-tu à frapper ainsi, il n'est point de réponse dans la pierre.

JOSSELE, portant le seau :

La femme s'est enfuie de l'infirmierie,  
voilà qu'elle ramasse des pierres et les jette.

LE MAÇON :

Elle veut s'échapper de sa geole...

JOSSELE :

Mais que fait-elle à présent ?  
Elle ouvre et referme ses mains,  
comme des coupes,  
et les emplît d'air.

LA FEMME DU TAILLEUR DE PIERRES, chantant :

Ta jambe droite  
légère comme un oiseau -  
ta jambe gauche  
légère comme un oiseau -

Boucles au vent du sud...  
Les coeurs peuvent frémir  
comme de l'eau dans la main...  
frémir comme de l'eau...  
O... O...

Elle s'enfuit.

LE MAÇON :

Elle créé son enfant avec de l'air... (Il prend une pierre.)  
Nous créons des tombes,  
mais la voilà déjà partie,  
déjà elle s'instruit auprès de Lui...

Josselé cours après la femme et revient.

JOSSELE :

La femme est morte.  
Elle a dit à une pierre : "Je viens",  
s'est cogné le front contre elle, et elle est morte.  
Cette lettre était à côté d'elle.

LE MAÇON, lisant :

"Cette pierre était aussi finement veinée que tes tempes ;  
je la posais contre ma joue avant de m'endormir,  
je sentais ses creux,  
je sentais ses rehauts,  
ses surfaces plates et ses fêlures...  
je la caressais de mon souffle,  
~~et~~ elle respire comme toi, Esther..."

C'était de Gad, son mari,  
qui dans la carrière succomba sous le poids  
du fardeau d'Israël...

(Josselé pleure et soupire.)

Ne pleure pas, Josselé.  
Nous reconstruirons à neuf la demeure ancienne.  
Les larmes s'accrochent aux pierres,  
et les soupirs à la charpente,  
point ne peuvent dormir les petits enfants,  
et la mort a une couche moelleuse.

(Il travaille à sa maçonnerie, siffle et chante :)

Maître du Monde !  
O Toi, Toi, Toi, Toi !  
Maître de toutes les pierres !  
O Toi, Toi, Toi, Toi !  
Où puis-je te trouver,  
et où, ne pas te trouver ?  
Toi, Toi, Toi, Toi !

Rideau.

TABLEAU 3

La rue en ruines à côté de la place du marché que l'on voit encore. La fontaine clapote ; des enfants arrivent en courant.

LA GRANDE FILLE :

Le répétiteur a dit à l'école  
que c'est aujourd'hui le jour  
où il y a bien des années  
a été célébré le mariage de Michaël  
et où ils lui ont enlevé Myriam, sa fiancée,  
avant la bénédiction des cierges.

LA PETITE FILLE :

A quoi allons-nous donc jouer ?

LA GRANDE FILLE :

Aux noces et à la bénédiction des cierges.  
Et moi je serai la mariée.

JOSSELE :

Et moi, je vais t'enlever.

Il l'empoigne.

LA GRANDE FILLE, se dégageant :

Non, je ne veux pas de cela,  
je cherche un enfant à bercer.

JOSSELE :

Quand je voguais sur le bateau,  
la mer se déroulait toujours avec nous  
comme la bobine  
quand je la fais sauter au bout du fil,  
mais nous ne sommes pas arrivés  
jusqu'au point où le blanc commence.  
Pourtant j'y suis allé en dormant.  
A mon réveil, quelqu'un a dit :  
"Beaucoup se sont noyés,  
mais toi, tu es sauvé."  
Cependant l'eau continue souvent encore à me suivre...

LA PETITE FILLE :

J'étais assise tout en bas, dans la nuit  
et il y avait là une femme  
aussi bonne que la soeur Léa  
de l'infirmierie  
et elle disait : "Dors, moi je veille".  
Puis un mur est entré dans ma bouche  
et j'ai mangé un mur.

LA GRANDE FILLE :

La femme, c'était ta mère ?

LA PETITE FILLE :

Mère? Qu'est-ce que ça veut dire ?

LA GRANDE FILLE, tirant des décombres un chiffon :

Voici de l'étoffe,  
voici un bout de bois  
pas trop calciné  
à présent j'ai un enfant,  
il a les cheveux tout noirs  
et je vais le bercer.

(Chantant :)

Il était une fois une légende,  
mais la légende n'est pas gaie.  
Cette légende commence  
par chanter un roi juif.

L'était une fois un roi,  
le roi avait une reine,  
la reine avait une vigne -  
Lyulinké, dors, mon enfant...

LA PETITE FILLE :

C'est Rebecca qui vous a appris ça ?

LA GRANDE FILLE :

Oui.

(Chantant :)

La vigne, elle avait un arbre,  
et l'arbre, il avait une branche  
la branche avait un petit nid. -  
Lyulinké, dors mon enfant...

JOSSELE :

J'ai trouvé un os -  
Celui qui se taille une pipe dans un ossement de mort,  
son bétail ne prospère point...

LA GRANDE FILLE :

L'eau continue-t-elle à te poursuivre ?

JOSSELE :

Oui, quelquefois.  
Mais plus souvent encore, c'est Isidore le boiteux  
qui s'amène et dit : petit ami, une bobine  
de fil, solide comme une corde...

LA GRANDE FILLE :

Il se fait ~~un~~ déjà tard.  
Allons retrouver Rebecca.

JOSSELE :

Donne-moi ton enfant,  
je le jetterai sur les décombres,  
il y pourra crier.

LA GRANDE FILLE :

Non, non laisse-la moi,  
elle s'appelle Myriam,  
et j'irai à la cuisine,  
demander à Rebecca un fouet à battre les oeufs,  
et ainsi elle aura une tête.

(Chantant :)

Le nid avait un oisillon,  
l'oisillon, une petite aile,  
l'ailette une petite plume -  
Lyulinké, dors mon enfant...

Tous sortent lentement. Dans la coulisse, chant :

Le roi, il lui a fallu mourir,  
la reine, il lui a fallu périr,  
l'arbre, il lui a fallu se casser,  
et l'oisillon, s'enfuir du nid...

Rideau.

#### TABLEAU 4

Atelier de cordonnerie de Michaël, dans la seule maison encore debout.

Par la fenêtre, clair de lune, et vue de la campagne. Aux murs, des planches où s'alignent des chaussures. Table avec outils de travail. Banc devant la fenêtre. MICHAËL, grand, maigre, roux. Il saisit une paire de souliers et les pose sur le banc de la fenêtre, puis il soulève une chaussure qui se découpe en ~~petit soulier de femme~~ noir sur le clair de lune. C'est un petit soulier de femme.

MICHAËL :

Tu marchais d'un pas si léger,  
l'herbe se redressait sur ton passage.  
Là, cette bride a craqué  
lorsque tu te hâtas vers moi... jadis -  
Prompt est l'amour,  
le soleil, quand il monte,  
est lent, comparé à lui.  
Myriam...

(Il s'affaisse, la tête entre les genoux.)

Quelle constellation a vu ta mort ?  
Était-ce la lune, le soleil ou la nuit ?  
Nuit étoilée, ou sans étoiles ?

Sur la lune passe un nuage. La pièce baigne presque dans l'obscurité. On entend des pas furtifs. Un soupir, puis une rude voix masculine.

LA VOIX D'HOMME :

Tu es belle, mon amie,  
si j'étais ton fiancé,  
je serais jaloux de la mort -  
mais ainsi -

~~Michaël reste longtemps sans bouger.~~

Rire sauvage, un cri.

Michaël reste longtemps sans bouger. La lune reparait. Il se lève, saisit une paire de lourds souliers d'homme.

MICHAËL :

Les souliers d'Isidore,  
les souliers du prêteur sur gages,  
de lourds souliers,  
un ~~ver~~ ver est accroché à la semelle,  
un ver écrasé,  
la lune continue à briller,  
elle aura donc vu ta mort.

Il s'affaisse, dans la même attitude que précédemment. On entend des pas lourds marteler le sol.

PREMIÈRE VOIX :

Il ne faut pas ?  
je l'ai dans une petite cassette  
la cassette est en bois de santal -  
c'était l'écrin de la riche, puis pauvre Sari -  
ç'a été une bonne cliente...

DEUXIÈME VOIX :

Dis, qu'en est-il de la cassette ?

PREMIÈRE VOIX :

Je l'ai enterrée, derrière le hêtre,  
le seul hêtre entre les sapins -  
elle contenait une bague,  
l'avait une pierre, un béryl -  
Ils ont des feux bleus, les béryls -  
toute la Méditerranée est là-dedans -  
bleue, si bleue, quand le soleil y joue -  
Non, rien ne claque dans les poches,  
elles sont vides,  
c'est le vent de la nuit  
qui fait claquer d'un son si argentin les feuilles -

DEUXIÈME VOIX :

Alors claque avec le vent de la nuit, toi aussi...

Michaël est effondré, immobile. Lorsqu'il se relève, il saisit une paire de chaussures d'enfant et les soulève. L'aube commence à embraser le ciel.

MICHAËL :

Souliers,  
Usés vers le dedans.

De la laine d'agneau est restée accrochée ~~à~~...  
Eli...

Il s'affaisse dans l'attitude précédente. On entend le son déchirant d'un pipeau.

Rideau.

TABLEAU 5

Une pièce entre des murs presque écroulés. Samuel est assis sur un tréteau à planches, sur ses genoux la chemise mortuaire d'Eli. Une bougie projette une lueur tremblotante. Entre Michaël.

MICHAEL :

Samuel,  
je te prie de m'aider à trouver ce que je cherche.  
Je cherche la main,  
je cherche le morceau de chair  
dans lequel est entrée la pourriture de cette terre,  
je cherche l'assassin d'Eli !  
Je cherche la poussière  
qui depuis Caïn s'est mêlée  
à toutes les poussières de meurtre, et a attendu.  
Peut-être a-t-elle entretemps donné naissance à des oiseaux -  
puis à des assassins.  
Peut-être a-t-elle formé la mandragore  
pour laquelle ~~Rachel~~ Rachel a renoncé à une nuit en faveur de Léa ?  
Peut-être a-t-elle environné  
les effluves de la haine de Samuel ?  
Dire  
que cette poussière a pu effleurer le livre de ~~pièces~~ prières du Lourya  
lorsqu'il était caché,  
jusqu'à l'instant où des flammes ont jailli de ses lettres -  
Dire...  
O quelle poussière je t'apporte ici, sur mes chaussures ! (Il se déchausse.)  
Samuel, laisse-moi interroger ton mutisme :  
était-il grand ?

(Samuel hoche la tête.)

Était-il plus petit que moi et plus grand que toi ?

(Samuel fait "oui" de la tête.)

Ses cheveux, étaient-ils blonds ?

(Samuel opine, de la tête.)

Ses yeux noirs, bleus ?

(Samuel secoue la tête.)

Gris ?

(Samuel fait "oui" de la tête.)

Son teint ? Les joues rouges, bien portant ?

(Samuel secoue la tête.)

Alors, pâle ?

(Samuel fait "oui" de la tête.)

(Michaël, sanglotant :)

Combien de millions d'hommes compte la terre ?  
Des assassins comme Caïn,  
des mandragores décomposées,  
de la poussière de rossignol.  
La poussière des livres de prière  
d'où les lettres jaillissent comme des flammes...

(Samuel tend à Michaël un pipeau de berger. Michaël souffle dedans. On entend un faible son. Il désigne la chemise funèbre sur laquelle se dessine une tête d'homme)

Regarde, o regarde,  
la bougie projette l'ombre -  
ou c'est ton mutisme qui parle :  
très jeune encore,  
il a un large nez,  
aux ailes frémissantes de volupté,  
ses yeux ont des pupilles de loup -  
il a une bouche menue d'enfant -  
(L'apparition s'efface.)  
Ainsi se mêlent les visages dans les rêves -  
et l'eau nous est versée d'une source invisible -  
Il est parti,  
et son image brûlera mes yeux  
jusqu'à ce que je le retrouve,  
elle s'interposera à tout objet sur terre,  
restera suspendue en l'air -  
Lorsque je mangerai mon pain,  
je mangerai cette poussière effroyable,  
lorsque je mangerai une pomme,  
je mangerai le visage de l'assassin.  
Samuel,  
ta parole s'exprime  
là où toute poussière a pris fin.  
Au delà du mot, il y avait ce mélange !

Il se dirige à reculons vers la porte où il remet ses chaussures.

Rideau.

#### TABLEAU 6

Le côté découvert de la place du marché, donnant sur le champ. On entend le murmure de la fontaine. Sur le sentier sablonneux du champ, le colporteur Mendel, debout, fait le boniment pour sa marchandise, entouré de badauds.

MENDEL :

Par un hasard extraordinaire  
je suis en mesure d'offrir  
un tissu pour tablier, lavable, à impressions de fleurs,  
à impressions de papillons,  
des bas de laine, des bas de soie, qui arrivent déjà de Paris.  
Cet élastique, extensible comme les pays et les royaumes  
et qui se rétrécit tout à trac -  
il me vient tout droit d'Amérique -

D'Angleterre, la lavande contre la migraine,  
et la menthe poivrée contre les maux d'estomac -  
Mais cette toile de Russie  
- non, elle n'est plus réservée aux morts  
ni étendue sous les pieds à la porte,  
elle pour la petite mariée et aussi pour l'enfant -

UNE FEMME, à son mari :

Regarde donc,  
ce tissu m'irait bien pour les jours de fête  
et nous sommes au seuil du nouvel an.

L'HOMME :

Nous vivons à l'asile des pauvres,  
tu n'as ni table ni chaise,  
à quoi bon cette chose ?

LA FEMME :

Regarde donc  
la petite Sterntal,  
son mari est meilleur que le mien,  
il lui achète déjà la jolie écharpe.

L'HOMME :

A l'endroit où tu te tiens, le sang a coulé -

LA FEMME :

**Mais** nous sommes sauvés  
et devons nous réjouir du salut.

L'HOMME, au Colporteur :

Tu recommences à pervertir les femmes.  
Le goût des fanfreluches  
a bien vite rejeté les vêtements de deuil.

MENDEL :

Je n'ai point de femme,  
mais si j'en avais une, je ferais comme Salomon  
lorsqu'il célèbre la femme vertueuse,  
il célèbre aussi son vêtement -

L'HOMME :

Eh bien soit, mesure-la, ton étoffe.

LE REMOULEUR :

Ciseaux à aiguiser,  
couteaux à aiguiser,  
faucille pour le blé nouveau.

UNE FEMME :

Ah qu'il s'en aille.  
S'il veut aiguiser des couteaux  
qu'il aille aiguiser à l'écart.

Qui de nous peut encore entendre  
le bruit des couteaux qu'on aiguise ?...

LE REMOULEUR :

Si tu veux manger encore,  
tu as besoin d'un couteau -  
Veux-tu moissonner encore,  
tu as besoin d'un couteau ;  
enfin, veux-tu t'habiller,  
il te faudra double lame.

Il aiguise ses couteaux.

LA FEMME :

O cette indifférence !  
Ne comprends-tu donc pas que ce bruit-là  
fend en morceaux le coeur du monde ?

LE REMOULEUR :

Je ne déteste personne,  
je ne tiens à froisser personne,  
et si j'aiguise une lame, c'est que c'est mon métier.

LA FEMME :

C'est son métier  
comme le mien est de pleurer -  
et celui des autres, mourir !

Passent deux adolescentes.

L'UNE, au Colporteur :

Je viens acheter un écheveau de laine.  
(A sa compagne :)  
Laisse que je passe l'écheveau  
autour de ton poignet.  
Si j'enroule et que tu restes immobile  
ce sera comme des adieux.  
On me maintenait par les poignets  
et l'on a entraîné ma mère -  
et l'adieu est allé d'elle à moi,  
de moi à elle  
jusqu'à ce qu'il ait pris fin...

Le violoneux est arrivé et joue de son instrument. Tous se mettent à danser.

UN BOSSU :

Quel ardent désir, jusque dans leurs os !  
Le vieil Adam fermente dans l'argile  
l'homme nouveau a déjà sa première côte -

Une jeune fille aveugle arrive, tatonnant, les mains tendues, dans lesquelles elle tient des branches et des bâtons. Elle est pieds-nus et vêtue de haillons.

LA JEUNE FILLE, s'arrêtant devant le violoneux :

La plante des mes pieds tressaille.

La plaine de la nostalgie doit se terminer ici.

Tous mes chemins sont ici.

(Elle jette ses bâtons.)

Toujours, quand mes pieds avaient une plaie nouvelle,  
un chemin finissait

comme une horloge qui sonne,

J'ai voulu revoir une fois encore mon bien aimé,  
mais ils m'ont arraché les yeux.

Depuis, je ne compte que minuit.

A présent, je ne suis plus qu'à une larme  
de distance de mon aimé,

et la dernière plaie s'est ouverte à mon pied -

Elle s'affaisse. On l'emporte.

LE BOSSU :

Elle n'a apporté que sa carcasse.

La nostalgie a consumé sa chair -

Elle voulait revoir une fois encore son aimé.

Mais le diable

redoute le miroir de l'amour dans un regard humain  
et l'a brisé -

DEUX ENFANTS, ramassant les branches et chantant :

Nous avons reçu des bâtons,

reçu des chemins,

reçu des carcasses

hei, hei, hei...

MENDEL :

Ce bâton-ci,

je pourrais l'utiliser, pour rouler mon calicot.

Vous pouvez conserver les autres.

Le violoneux joue de son instrument, tous dansent.

LE BOSSU :

Ne dansez point d'un pas si lourd,

ne cognez point contre les murs du sommeil,

vous pourriez être submergés,

il contient trop de jeunes coeurs -

il y aura de la poussière d'amour -

qui sait quel goût aura le blé qui lève ?

qui sait ?

UNE JEUNE FEMME, portant un enfant dans ses bras :

Ne regarde pas aussi fixement mon enfant !

Dieu le garde du mauvais œil !

LE BOSSU :

A Dieu ne plaise que je le brûle de mon regard !  
Seulement, ce qui m'étonne  
c'est que tu aies pu enfanter  
à une époque comme la nôtre.

LA JEUNE FEMME :

Je l'ai mis au monde dans un trou sous terre,  
dans un trou sous terre, allaité -  
la mort a emporté son père,  
moi elle ne m'a pas emportée,  
elle a vu le lait dans mon sein  
elle n'a pas voulu me prendre.

LE BOSSU, répétant :

Elle n'a pas voulu te prendre -

LA JEUNE FEMME :

Pardonne, si je t'ai froissé  
mais je t'ai pris d'abord  
pour un vivant morceau  
d u malheur d'Israël.

LE BOSSU, désignant sa bosse :

Tu n'as vu que ma bosse,  
tu as cru que c'était le sac  
dans lequel le bouc porte le malheur d'Israël.

LA JEUNE FEMME :

Il me semble  
que cent années ou davantage sont passées  
depuis que j'étais tapie dans le trou sous terre -  
je ne peux plus supporter la lumière  
je ne fais plus que de cligner des yeux -  
Ces gens ne me font pas l'effet d'êtres humains,  
je vois danser des monticules de terre -  
la nuit ne retient pas de noms.  
Ce qui aboie et ce qui chante,  
l'ai oublié depuis longtemps -

LE VIOLONEUX, montrant l'ombre allongée du Colporteur :

Il se fait déjà tard en Israël !

Tous les danseurs projettent de longues ombres. Leurs corps s'effacent presque,  
dans l'éblouissement du soleil couchant. Seule la jeune femme se détache en pleine  
lumière.

Rideau.

TABLEAU 7

La place du marché, comme au début. Au fond, l'étroite venelle, que termine la tente aux prières. Un groupe de fidèles se rassemble avant le service divin du jour férié.

PREMIER FIDÈLE :

Voici le lieu  
où l'on a assommé le boulanger Eisik  
au pas furtif  
à cause d'une brioche sucrée.  
Il avait pour enseigne une brioche de fer  
et les regards de convoitise s'y accrochaient  
et ils s'en repaissaient.  
Et si l'un d'eux tombait,  
il était rassasié pour toujours.  
Eisik se dit :  
Je vais faire cuire une brioche  
puis une encore, et une encore,  
pour qu'ils ne meurent pas en mangeant  
des yeux mon enseigne de fer.  
Il en a cuit une seule - mais pas plus.  
La brioche de fer rayonnait  
comme en plein four de boulanger  
jusqu'à ce qu'un soldat la descende  
et la fonde pour tuer son prochain -

UN HOMME, tenant à la main un miroir qu'il regarde, passe :

Là où tu as porté tes enfants, Mère,  
- je crois que nous étions sept en tout -  
c'est là que ton corps est descendu dans la fosse  
- et tes seins flétris pendaient tristement.  
Ma mère,  
ton assassin t'a présenté ce miroir  
pour que ta mort te divertisse -  
Mère, tu t'y es regardée  
jusqu'à ce que ta mâchoire s'affaisse -  
mais le grand Ange a posé son ombre sur elle !  
A travers le fil barbelé du temps  
il est venu en hâte vers toi,  
avec ses ailes déchirées -  
car l'acier et le fer ont proliféré, ma Mère,  
ont formé des forêts vierges dans les airs -  
les lianes du supplice raffiné en ont jailli -  
Miroir, miroir,  
écho de la forêt des morts -  
le souffle de la victime et du bourreau  
le souffle de la victime et du bourreau  
a joué un jeu mortel au dessus de toi -  
Mère,  
un jour une constellation s'appellera le Miroir !

Il sort.

DEUXIÈME FIDÈLE, au troisième fidèle :

Récite-t-il toujours le kaddisch devant son miroir ?

TROISIEME FIDELE :

Oui. Balschem sacré,  
dernier porteur de gerbe de la force d'Israël,  
ton peuple s'affaiblit de plus en plus,  
un nageur  
que seule la mort amènera désormais au rivage.

DAYAN :

Mais je vous le dis :  
maint d'entre vous a eu la foi qui entraîne.  
Il a, derrière le rideau de la nuit  
fait descendre de force  
les grands apaisements, la Vie et la Mort.  
On ne s'est pas battu seulement avec de telles armes  
(Il désigne une maison bombardée.)

je vous le dis :

il est des lieux de combat - des lieux de combat  
que les inventeurs de l'assassinat en plein jour  
ne soupçonnent même pas en rêve.

Mainte prière

est restée suspendue, les ailes enflammées, devant des bouches de canon.

Mainte prière

a flambé la nuit comme une feuille de papier !

La lune, le soleil, les étoiles, ont enfilé les prières d'Israël  
sur les rubans entraînant de la foi -

des diamants, des escarboucles

au cou de son peuple mourant.

O, O !

LE BOSSU :

Ils ont dit,  
qu'à cause de mon épaule déjetée  
ils m'ont pris en haine...

LE REMOULEUR :

Ils ont dit,  
qu'à cause de mon perpétuel sourire  
ils m'ont pris en haine -

MENDEL :

Ils ont dit,  
qu'à cause de cet amas de pierres  
qui fut autrefois ma maison  
ils m'ont pris en haine...

UN MENDIANT, une plume d'oiseau à son chapeau :

Si je retourne mon chapeau  
c'est une tombe pour l'argent ;  
si je m'en coiffe,  
c'est quelque chose  
qui a un rapport avec l'envol...  
D'ailleurs, la richesse d'un juif  
c'est une glacière autour d'une larme gelée ! -

DAYAN :

Je vois  
le commencement ~~de~~tes épaules déjetées, Simon,  
lorsque tu creusas avec Abraham  
le puits des Sept Serments, à Beer-Scheba.  
Je vois  
le commencement de ton sourire, Aman -  
sur le Horeb, imparti aux soixante-dix vieillards  
pour qu'il germe,  
germe dans la poussière errante des lèvres.  
Elles contiennent la terre du Paradis, mais anéantie par l'avidité,  
Mais eux, ils ignorent le commencement,  
le commencement éternel,  
et voilà pourquoi ils nous haïssent.

TOUS LES ASSISTANTS :

Et voilà pourquoi ils nous haïssent.

DAYAN, criant :

Eli, autour de toi,  
connaissant ton commencement...

Il s'effondre.

Rideau.

### TABLEAU 8

Même décor que le précédent. Les fidèles ont disparu sous la tente aux prières.  
On entend un murmure, puis la voix du Rabbin, qui récite des mélopées du Schofar.

VOIX DU RABBIN :

Tekia... (On entend une note monocorde, longuement tenue.)  
Schewarim... (Trois notes qui se suivent.)  
Terua... (Trilles.)

Les ombres du chandelier à sept branches se dessinent sur la paroi de la  
tente. La tente s'ouvre pour la sortie des fidèles.

PREMIER FIDELE :

L'air est tout neuf !  
Partie, l'odeur de brûlé,  
partie, l'odeur du sang -  
partie, l'odeur de la torture -  
l'air est tout neuf !

DEUXIEME FIDELE :

Mon oreille perçoit un bruit  
comme si quelqu'un s'apprêtait  
à retirer l'aiguillon de la plaie -  
l'aiguillon planté au coeur de la terre -  
Quelqu'un sépare les deux moitiés de la terre

comme une pomme -  
les deux moitiés d'hier et d'aujourd'hui -  
en retire le verre,  
et reconstitue la coque !

Les fidèles traversent la place.

QUELQUES FIDÈLES :

Bonne année !  
Puisse l'instant où Il nous a abandonnés  
avoir pris fin !

DE NOUVEAUX ARRIVANTS :

Israël a vidé son âme pour mourir -

D'AUTRES :

Le cor a sonné  
qui nous rappelle chez nous.  
Il ne nous a point oubliés !  
Il a enterré son peuple  
avec ses deux paumes !

Tous sont partis, la place du marché est vide. Une vieille femme arrive et s'assied au bord de la fontaine.

LA VIEILLE :

Ne vient-il toujours pas, le Rabbin ?  
Toujours pas de Rabbin ?  
Ah, voilà le Rabbin !  
(Elle se lève et va au devant de lui en pleurant :)  
J'avais préparé un gâteau  
là, dans le four, sur la prairie -  
et les autres femmes m'ont dit :  
"Il est vraiment beau, ton gâteau",  
ton gâteau de fête ! J'ai dit :  
"L'est pour le Rabbin, mon gâteau."  
J'ai pris trois mesures de farine  
comme fit Sarah pour les anges,  
les anges,  
qui visitèrent Abraham un soir...

LE RABBIN :

Il n'est pas dit dans l'Écriture  
qu'ils le visitèrent le soir...

LA VIEILLE :

C'est toujours le soir que les Anges viennent  
et que l'eau de la source  
a une bouche qui parle.

LE RABBIN :

Pourquoi pleures-tu, petite mère ?

LA VIEILLE :

Faut-il que je ne pleure point ?  
Les rats ont mangé ~~le~~ gâteau,  
le gâteau cuit pour le Rabbin !

LE RABBIN :

On te donnera de la farine nouvelle  
et nous mangerons le gâteau ensemble. -

LA VIEILLE :

Je ne peux plus cuisiner,  
je ne peux plus manger.

Elle pleure plus fort.

LE RABBIN :

Tu habites la maison des vieux,  
petite mère ?

LA VIEILLE :

J'habite la troisième cave  
sur la place du marché.

LE RABBIN :

Pourquoi pas à l'asile des vieux ?

LA VIEILLE :

Parce que je dois habiter  
là où j'habite.  
C'est là qu'est né mon Yehudi,  
c'est là qu'est né mon Nathaniel,  
c'est là qu'est née ma petite Colombe -  
Son cri est encore enfermé là,  
et sa danse, à Colombe, y est encore.  
Michael m'a donné une paire de souliers  
parce que dans mes vieux, entrait la terre des tombes,  
la terre de Yehudi,  
la terre de Colombe,  
la terre de Nathaniel.  
Ce sont les souliers du Rabbin Sassow,  
ce sont les chaussures de Zaddik.  
Chaussures sacrées, chaussures de danse sacrée.  
(Elle les lace plus étroitement.)  
Il y a là-dedans la danse de Colombe.  
Regardez !

• Elle se met à danser.

Rideau.

TABLEAU 9

Place du marché autour de la fontaine. Les jeunes filles remplissent les jarres et les tendent aux maçons couverts de poussière, qui s'en vont construire la cité nouvelle.

UN MAÇON, à une jeune fille :

Merci pour le braevage ;  
je vais maintenant bâtir la cité nouvelle.

LA JEUNE FILLE :

Emmure aussi ceci  
dans la maçonnerie.  
Il y a là dedans les paroles sacrées,  
mon bien aimé me lès a données  
et je les portais à cette chaîne  
suspendue à mon cou.

LE MAÇON :

Comment peut-on se séparer d'un tel cadeau !

LA JEUNE FILLE :

Brève sera ma vie,  
mais les murs, eux,  
dureront.

LE DEUXIEME MAÇON, à une autre jeune fille :

Marions-nous au printemps,  
car il est dit :  
si tu te maries en hiver  
quand la chrysalide vit de rêves,  
le rêve se déchire  
avant la venue du printemps.  
Mais si elle s'envole,  
Dieu lui-même ouvre alors les ruisseaux et les boutons...

LE TROISIEME MAÇON boit avidement :

Toujours Israël a eu soif ;  
sans doute aucun peuple n'a-t-il tant bu à des sources  
mais à présent, soif sur soif,  
tous les déserts réunis ont contribué à cette soif !

Un menuisier passe, chargé d'une porte. Le mendiant au chapeau emplumé survient.

LE MENDIANT :

C'est une porte.  
Une porte est un couteau  
qui coupe le monde en deux parts.  
Si je suis devant et je frappe  
parce que je suis un mendiant  
on m'ouvrira peut-être  
et l'odeur du rôti,  
l'odeur de la molle lessive affleurera dehors.



LE DEUXIEME MAÇON :

Nous flambons,  
et ceci, c'est notre lustre !

Il frappe du pied la terre.

LE TROISIEME MAÇON :

Nous avons de nouveaux miracles !  
Notre désert aussi a ses cailles et sa manne.  
J'ai vécu de neige pendant un temps,  
je mangeais les nuages et le soleil -

LE MENUISIER :

Que dis-tu du mystère d'une bassine  
de pommes de terre  
que le déluge de la haine fit refluer à mes pieds ?  
Elle a été mon arche.  
A présent, lorsque je dis "Dieu"  
tu sais où j'en puise la force.

UN JARDINIER, portant un pommier :

Pour un nouvel ~~Adam~~ Adam,  
pour une Eve nouvelle !  
(Chantant :)  
Nous flambons, nous flambons,  
pour construire la demeure nouvelle...

DAYAN boit à la fontaine :

Je crains que vous ne creusiez pas assez profond,  
les assises ne porteront que des constructions éphémères,  
le nouveau Pentateuque, je vous le dis, le nouveau Pentateuque,  
est écrit à la lueur de l'angoisse,  
sur les murs de la cave de mort !

PREMIER MAÇON :

Tourment des vers à l'hameçon,  
tourments des poissons ~~sur~~ sur le ver,  
tourment du hanneton sous mon pied -  
assez de tombes de fossoyeurs !  
(A Dayan :)  
Garde le foin de tes souvenirs pour l'hiver prochain !  
Ici, l'herbe est fraîche.

(Il couronne une jeune fille.)

Nous sommes des adorateurs de la poussière.  
Aussi longtemps que la poussière  
fera naître des fruits semblables,  
nous labourerons ses sillons  
et créerons le paradis poudreux  
avec les pommes  
qui ont un relent de sombres présages d'adieu -

LE JARDINIER, qui porte le pommier :

Ça vient de la terre étrangère.  
Leur manque la poussière de nos premiers pères,  
elle a nourri le cédratier.  
Rachel aux yeux de source l'a nourri -  
David, le pâtre des agneaux.  
Mes doigts se tordent,  
pour enfoncer les racines dans une terre étrangère -

LE PREMIER MAÇON :

Peut-être l'air deviendra-t-il  
un nouveau domaine de plantes,  
avec toutes les inventions nouvelles -  
Il y aura du cédrat dans l'air,  
la patrie dans l'air -

TOUS chantent :

Nous flambons, nous flambons...

DAYAN, à part :

J'en ai vu un, ronger sa propre chair,  
s'arrondir comme la lune d'un côté,  
et maigrir de l'autre côté, vers l'autre monde...  
J'ai vu un enfant sourire  
avant d'être jeté aux flammes -  
Où tout cela reste-t-il ?  
Mon Dieu, où reste tout cela ?

Rideau.

#### TABLEAU 10

Une route de campagne. Arbres des deux côtés, tordus ou calcinés. Des champs ravagés par la guerre, où foisonnent les herbes folles. Le rémouleur et le colporteur Mendel cheminent ensemble. Ce dernier transporte sa marchandise sur une ~~MEM~~ brouette.

LE REMOULEUR, désignant un point dans la coulisse :

Là-bas, ils sont tous un peu à cran, mon frère.

MENDEL :

Celui qui croupit dans les ténèbres  
allume la clarté d'un rêve -  
Celui qui perdit sa fiancée  
referme les bras sur le vide.  
Celui à qui la Mort arracha son vêtement  
pour qu'il crie,  
celui-là, ses pensées le rongent comme des vers-  
Mais il est heureux que j'aie sauvé ma marchandise  
en la cachant sous des pierres.  
Les gains n'ont pas été mauvais aujourd'hui...

LE REMOULEUR :

Que voulait dire cet homme,  
quand il vous a dénombrés et tirés hors du rang,  
celui qui a les épaules déjetées  
et vous autres ?

MENDEL :

Comment le saurais-je ?  
J'ai vu une fois un sourcier.  
Sa baguette s'agitait  
lorsqu'on découvrait une source.  
De même, Dayan cherche partout  
la source de la haine  
que l'on a fait boire à Israël.  
Mais même si j'en savais davantage,  
à toi, le fils d'une autre tribu,  
comment pourrais-je l'expliquer ?

LE REMOULEUR :

Pourquoi dis-tu, frère, de telles paroles ?  
Quand nous étions couchés dans le foin,  
chez le Polonais Jarolan, dans son grenier à foin,  
tous deux, nous n'en faisons plus qu'un !  
On n'était plus que des yeux pour guetter l'ennemi,  
rien qu'oreilles, pour écouter craquer l'échelle,  
les cheveux dressés sur la tête,  
pour monter au ciel dans une angoisse mouillée...  
Nous n'avions qu'un sommeil,  
une faim, un réveil, -  
S'en venait la chouette aux yeux jaunes  
qui ramasse des branches  
lorsqu'elle flaire la mort -  
elle regardait par la lucarne,  
aurait crié comme une perdue,  
~~et~~ si l'un avait fait l'important :  
hou hou !

MENDEL :

Tu avais en rêve un cri guttural  
comme quelqu'un qui se noie...

LE REMOULEUR :

Tu parlais tant d'une lumière,  
qui avait mis le feu à ta marchandise...

MENDEL :

Entends-tu les cigales, mon frère ?

LE REMOULEUR :

Non.

MENDEL :

Dommage.

C'est le son le plus clair de ce monde.  
Toutes les oreilles ne le perçoivent point.  
Mais en as-tu vu une ?

LE REMOULEUR :

Non -

MENDEL :

~~Elles~~ Encore plus dommage.

Elles se posent là où commence l'Invisible.  
Elles mendient déjà à la porte du Paradis,  
nous disait notre grand-mère, à nous autres enfants.  
Mais une fois une cigale  
s'était posée sur un rouleau de satin rose -

LE REMOULEUR, à un chien, devenu sauvage, qui passe en courant :

Viens, viens, camarade.  
Avec tes quatre pattes,  
tu peux accompagner les deux miennes.  
Si Mendel a sa cigale,  
moi j'ai mon chien.  
Si j'aiguise mes couteaux, il aboiera -  
On sera deux, sur qui passera le vent,  
deux à crever de faim et à rester dehors,  
avec la terre sous nos pattes.  
Dans sa pupille entreront le soleil, la lune et les étoiles,  
et tout un monde.  
O chaud et mouvant sable de la terre,  
avec deux miroirs...

Un vieillard, mendiant, s'avance vers eux.

MENDEL :

Qui es-tu petit père ?

LE VIEUX :

Je ne puis pas, et pas non plus un petit père !

MENDEL :

Quoi, tu n'es pas, et cependant tu parles ?  
D'où viens-tu ?

LE VIEUX, désignant la roue du rémouleur :

Es-tu rémouleur ?

LE REMOULEUR :

Oui.

LE VIEUX :

Alors tu sais à quoi t'en tenir.

LE REMOULEUR :

Pourquoi me répons-tu comme au jeu des questions ?

LE VIEUX :

Parce qu'il y a du feu dans la pierre,  
et donc de la vie,  
et le couteau contient la mort -  
Ainsi tu aigüises chaque jour la vie avec la mort.  
C'est de là que je viens.

LE ~~REMOULEUR~~ REMOULEUR :

Sorti vivant, de la mort !

LE VIEUX :

De là où les assassins ont semé mon peuple dans la terre.  
O, sa semence devrait être fertile en étoiles !

LE REMOULEUR :

Mais toi ?

LE VIEUX :

Moi je n'ai été semé qu'à moitié,  
déjà je gisais dans la tombe.  
Je savais déjà comment la chaleur s'en va de la chair,  
le mouvement s'en va des os -  
j'entendais la voix du squelette qui s'effrite -  
la voix du sang, lorsqu'il s'écoule -  
la voix de la poussière  
lorsqu'elle recommence à désirer l'amour -

LE REMOULEUR :

Mais à quoi dois-tu ton salut ?

MENDEL :

Possédais-tu une bague,  
as-tu donné une belle perle,  
payé ta vie, d'un clandestin billet de banque ?

LE VIEUX :

Sacs de misère,  
bourrés de questions et de chicanes.  
savez-vous ce que c'est,  
quand les corps se vident,  
bruisent comme les coquillages,  
o quand ils s'élèvent sur les vagues aux blancs friselis  
de l'Eternité ?

LE REMOULEUR :

Mais dis-nous, comment fus-tu sauvé ?

LE VIEUX :

Nous avons fui,  
Amschel, le brun Yehudi et moi-même.

On a fait prisonniers trois pays,  
on a fait prisonnières trois langues,  
on a fait prisonnières des mains  
et on les a forcées à creuser leur tombe,  
à toucher du doigt leur mort.  
On a massacré les corps  
et ~~on~~ on les a jetés dans la fosse aux ordures -  
séparés de Lui par combien de kilomètres de souffrance !

MENDEL et LE REMOULEUR :

Mais toi, toi !

LE VIEUX :

Le soldat  
qui jetait les pelletées sur nous  
et nous enterrait -  
béni soit-il -  
il vit, à la lueur de la lanterne,  
que c'était la nuit,  
qu'on ne m'avait pas assez assommé  
et que mes yeux s'ouvraient -  
et il me tira de la fosse  
et me cacha -

LE REMOULEUR :

C'est à peine croyable.

MENDEL :

On ne sait jamais - continue.

LE VIEUX :

Ce même matin le soldat  
- ceci, il me l'a dit plus tard -  
avait reçu une lettre de sa mère  
- bénie soit-elle ! -  
voilà pourquoi il n'était pas ivre comme ses camarades  
et il a vu cligner mes yeux.  
Sa mère lui écrivait :  
"J'aurais voulu joindre à cette lettre les bas  
que je t'ai tricotés moi-même.  
Mais mon impatience ne me laisse pas de repos"  
- bénie soit-elle ! -  
"et je t'écris dès aujourd'hui  
sans attendre d'avoir terminé les bas.  
Quant à ton costume, le bleu,  
il est brossé et aéré  
à cause de la poudre aux mites.  
Ainsi il n'aura plus d'odeur  
à ton retour."  
Mais elle n'a pas pu  
mettre aussitôt la lettre à la poste  
car elle tomba malade dans la nuit.  
Lors une voisine est venue  
- bénie soit-elle ! -  
elle lui demanda de ses nouvelles-  
mais au fond elle ne voulait demander qu'un oignon -

un petit oignon pour ses pommes de terre,  
car sa provision était épuisée.  
O quelle chance qu'elle ait mangé des pommes de terre  
et non des carottes -  
bénis soient tous les oignons !  
- et elle a obtenu l'oignon  
et porté la lettre à la poste  
et le soldat l'a reçue ce matin-là,  
et ne s'est point saoulé comme les autres,  
et il a vu le clignement de mes yeux...

LE REMOULEUR :

Combien de pelures d'oignon ont dû se rassembler  
pour ton salut !  
Et que germera-t-il encore  
pour ton bonheur fait d'oignonnade ?

LE VIEUX :

Je vais voir le Rabbin, dans la ville des tombes.  
Mon corps ne tient plus,  
le sable a touché le sable -  
mais je mourrai de ma mort unique.  
L'autre, entre les mains musclées du bourreau  
je n'en ai plus besoin,  
je possède la vraie clef.

Il poursuit sa route.

Le Remouleur et Mendel continuent à cheminer.

MENDEL :

Je me réjouis, je me réjouis !

LE REMOULEUR :

De quoi te réjouis-tu, mon frère ?

MENDEL :

Je me réjouis  
d'avoir donné à Michaël  
une paire de lacets pour ses chaussures de voyage.  
S'il arrive au Paradis,  
il aura mes lacets aux pieds !  
La chemise de mort d'Eli aussi, était taillée dans un tissu à moi -

LE REMOULEUR :

Pourquoi était-il bon  
que tu aies donné au savetier les lacets  
et pourquoi mourrait-il,  
jeune comme il est ?

MENDEL, mystérieusement :

Je ne sais pas,  
mais c'est bon de toute façon.  
Il se pourrait qu'il soit l'un des trente-six Anges  
et que le monde repose sur ses actes -

qu'il soit de ceux que suivent les cours d'eaux  
et qui entendent tourner la terre -  
il se peut que la veine derrière l'oreille  
qui chez nous ne bat qu'à notre heure dernière,  
palpite chez lui tous les jours -  
un être qui use les chaussures d'Israël errant -

LE REMOULEUR :

Viens, mon toutou ;  
tu m'as l'air d'avoir faim ;  
ta langue pend de ta gueule,  
c'est donc que tu as aussi soif -  
Nous allons au village  
s'il reste encore un brin de paille du/did de cigogne  
nous irons chez un paysan,  
si l'on peut encore se procurer un ongle chez lui,  
nous prendrons une faucille,  
nous l'aiguiserons,  
et nous faucherons la mauvaise herbe des champs -  
Peut-être aussi trouverons-nous une flaque d'eau  
où la mort n'ait point encore lavé ses mains sanglantes -  
et alors nous boirons -

Il salue le rémouleur et s'en va avec le chien, à travers champs.

MENDEL :

Voilà que c'est comme avant :  
Je suis sauvé, mais je suis seul !

Rideau.

#### TABLEAU 11

La nuit. Une forêt. Une lumière venant d'un foyer invisible éclaire une chemi-  
née écroulée et quelques arbres aux branches tordues. Michaël, qui erre à la recherche  
de l'assassin d'Eli, s'arrête et écoute.

UNE VOIX, sortant de la cheminée :

Nos pierres ont été les dernières  
en contact avec la souffrance d'Israël :  
le corps de Jérémie en fumée,  
le corps de Job en fumée,  
les lamentations en fumée,  
les plaintes des petits enfants en fumée,  
les berceuses des mères en fumée -

VOIX D'UNE ÉTOILE :

Je fus le balayeur de miettes,  
ma lumière s'est obscurcie -

UN ARBRE :

Je ne peux plus tenir debout tout droit -  
cela pendait à moi, cela se balançait

comme si tous les vents du monde étaient pendus à moi  
et se balançaient -

UN DEUXIEME ARBRE :

Le sang pénétrait jusqu'à mes racines -  
Tous les oiseaux qui nichaient à ma cime  
avaient des nids ensanglantés.  
Chaque soir je saigne à nouveau -  
ma racine sort de sa tombe -

LES TRACES DANS LE SABLE :

Nous avons rempli de mort les dernières minutes.  
Elles ont mûri comme des pommes sous les lourds pas d'hommes -  
les mères qui nous effleuraient étaient pressées,  
mais les enfants étaient légers  
comme une pluie printanière -

VOIX DE LA NUIT :

Voici leurs derniers soupirs.  
Je les ai conservés pour toi,  
respire-les !  
Ils demeurent dans les airs qui ne vieillissent jamais -  
dans l'haleine de ceux qui viendront après vous,  
imperceptibles dans le deuil de la nuit -

Pendant que Michaël est aux écoutes, on aperçoit, se distinguant à peine des racines d'arbres, un être assis à terre, et qui coud un blanc manteau de prière. A côté de lui, un crâne dans l'herbe.

L'ETRE :

Michaël !

MICHAEL, s'approchant :

Hirsch, le tailleur,  
de son vivant te ressemblait assez.  
Tu es en compagnie bien putrescible.

L'ETRE :

Je suis Hirsch, le tailleur, et ma voisine, là,  
fut la femme de quelqu'un, peut-être la mienne -  
je ne sais pas - car bien que j'aie, là-bas, (il désigne la cheminée)  
été préposé au rôle de la Mort,  
il est difficile de retrouver quelque chose  
au delà de la frontière.  
Une minute après minuit  
tout revêt la même apparence.  
Quoi qu'il en soit à cet égard,  
si j'avais écouté ma défunte,  
j~~e~~serais chez les vivants, en Amérique  
parmi lesquels j'ai un frère,  
et non ici, parmi mes pareils.  
Ecoute, m'a-t-elle dit  
quand tout a commencé,  
tu es un Hirsch,  
tu dois donc le pressentir,

les Juifs sont un peuple à pressentiments -  
les couteaux s'agitent dans le bahut  
et les grands ciseaux à tailler grincent -  
le feu dans l'âtre dessine des formes sinistres  
comme chez la femme d'Ensor -  
mais surtout je sens des regards,  
des regards louches comme ceux du chat -  
Michaël, Michaël,  
ils n'ont pas touché à toi,  
tu auras été épargné,  
et tu t'es dressé partout devant eux,  
pour ainsi dire contre le vent,  
aurait dit mon ancien client, le maître chasseur,  
comme un gibier  
qui a perdu le vent -  
mais moi ils m'ont employé  
à cause de mes pommettes saillantes,  
et aussi à cause de mes jambes.  
Mort, tu tiendras à la main deux faux,  
ça ira plus vite.  
Si tu ne réduis pas ton peuple en fumée,  
si tu ne brûles pas ta chair et ton sang,  
nous desserrerons la vis de ton bassin,  
et nous t'ôterons les deux lames de tes faux.  
Et puis tu sera mieux nourri  
que nous tous réunis,  
la fumée pèse plus lourd dans l'estomac, que le pain -  
(Il pose à l'écart le manteau de prières.)  
Il est trop ~~sombre~~ sombre, celui-là (il désigne le crâne)  
il n'éclaire plus -  
Et je les ai brûlés,  
et j'ai mangé la fumée,  
et je l'ai fait brûler, Lui -  
et je n'ai pas pu mourir  
parce que je suis la Mort -  
mais regarde là - (Criant :)  
Regarde ! -

LA CHEMINÉE :

Je suis le commandant du camp.  
Marche, marche,  
mes pensées sortent de ma tête !

Une fumée commence à monter et se métamorphose en formes transparentes. La lune et les étoiles dégagent une lumière noirâtre. Les racines d'arbres sont des cadavres aux membres tordus. L'âtre se relève et jette le manteau de prières dans la fumée.

UNE SILHOUETTE GEANTE s'en enveloppe et monte en chantant vers le ciel :  
Ecoute, Israël -  
Lui, notre Dieu -  
Lui, L'Unique -

La cheminée s'écroule.

L'ETRE, écrasé, dit en mourant :

Ecoute Israël -  
Lui, notre Dieu -  
Lui, L'Unique -

LES TRACES DE PAS DANS LE SABLE :

Ramasse, ramasse, Michaël.  
Le temps est revenu  
qui s'était écoulé -  
recueille-le  
recueille-le.

MICHAËL se penche et met ses pas dans les pas :

Un collecteur d'instant de mort n'a point de corbeilles,  
il n'a qu'un coeur à remplir -

Rideau.

TABLEAU 12

La frontière du pays voisin. Lande. Marécage.

MICHAËL :

Tous les poteaux indicateurs pointent vers le bas.  
Des buissons de doigts poussent ici,  
non point de ceux, appelés digitales,  
dont Myriam remplit son petit soulier,  
quand la bride se rompit.  
"Coude-la, pendant que ces doigts te caressent".  
Ce sont des doigts de mains humaines...  
qui poussent ici.

VOIX DES DOIGTS :

Nous sommes les doigts des tueurs.  
Chacun a administré une mort raffinée,  
comme un clair de lune factice.  
Regarde, Michaël, - comme ceci -

UN DOIGT, agrippant la gorge de Michaël :

Mon doigt était spécialisé dans la strangulation :  
presser sur la pomme d'Adam  
avec un léger mouvement vers la droite -

Bruit glougloutant.  
Michaël s'est affaissé.

VOIX DU DEUXIEME TUEUR :

Tes genoux, Michaël,  
tes poignets,  
entends-tu, en verre -  
tout est friable sur terre.

L'homme pieux souffle sur la poussière,  
et voici un verre de vin de sang -

MICHAEL :

Grande Mort, grande Mort, accours -

VOIX DU DEUXIEME TUEUR :

Elle n'est plus à la mode.  
Ici, ce sont les petites morts mignonnes -  
ta nuque -  
là où les cheveux forment un duvêt -

VOIX DU TROISIEME TUEUR :

Au nom de la science -  
Cette seringue -  
Quiconque se sacrifie, jette une flamme claire  
comme du bois pourri -

UN LONG DOIGT OSSEUX :

N'aie pas peur.  
Je ne veux pas plus dire bonne nuit à ta gorge,  
que blesser tes poignets.  
Je ne suis que le doigt d'un professeur de faculté  
de la nouvelle sagesse ;  
je veux bavarder un peu avec ta faiblesse -

MICHAEL :

Va-t-en !

VOIX DU PROFESSEUR DE FACULTÉ :

Job est tombé en faiblesse,  
fatigué d'avoir moulu sur son orgue de Barbarie une mélodie jadis fraîche,  
la mer a été captée, mi-partie en chevaux-vapeur,  
mi-partie en adduction d'eau.  
Le flux et le reflux sont entre les mains  
d'un homme dans la lune.  
Le savetier Michaël  
assemble le cuir du dessous et du dessus,  
avec son fil, fait de déchets -  
Saint de l'Alène !  
Dormait-elle, la plume de stylo parmi vous,  
qui eût pu acheter la libération de votre peuple ?

VOIX DU DOIGT QUI FAIT DES GESTES FRENETIQUES :

Je suis le doigt du chef d'orchestre.  
Je dirigeais la musique pour leur dire bonne nuit.  
(On entend une musique de marche.)  
Il a fallu que la terre vieillisse  
jusqu'à ce que la haine  
qui s'efforçait, dans le sang,  
de résoudre le problème juif,  
ait eu l'idée  
de le rejeter hors du monde, en musique -

~~Le savetier Michaël~~

La musique décroît.

Les doigts, qu'un doigt géant agite au bout de fils, dansent en mimant leurs activités respectives. Le doigt du professeur de faculté tape sur la tête de Michaël. La terre tombe comme une pomme noire.

MICHAEL, criant :

Cet astre est-il perdu ?

L'ECHO :

Perdu -

LA VOIX DE MICHAEL :

Ecoute...

Rideau.

TABLEAU 13

Un champ. Michaël, couché à terre, se relève. Un paysan conduisant une vache s'approche.

MICHAEL :

Les doigts se sont pointés de ce côté.  
Les assassins finissent par se trahir entre eux.  
Comme cette contrée est paisible en plein jour,  
les cigales grésillent,  
un geai appelle sa compagne,  
la vache a la même face immémoriale  
que si la main du Créateur venait à peine de la caresser.  
Comme par tout, le paysan goûte en ce moment le mystère  
de ce grain de froment.

(Au paysan :)

Bonsoir.

Y a-t-il un atelier de cordonnerie dans les parages ?

LE PAYSAN :

Tu viens sans doute de là-bas, derrière la frontière ?  
La mort est inscrite sur ton front -

MICHAEL :

A quoi vois-tu cela ?

LE PAYSAN :

Quand quelqu'un a entre les yeux  
un point lumineux gros  
comme un flocon de neige -

MICHAEL :

Il se pourrait  
que la mort de mon père ait laissé un reflet sur moi.

LE PAYSAN :

Es-tu Polonais, ou même Juif ?

MICHAEL :

Je suis les deux, sur cette terre.

LE PAYSAN :

C'est beaucoup !

Là-bas, derrière le grand pâturage  
commence le chemin qui mène au village.

A côté du jardin de l'auberge  
est l'atelier de cordonnerie.

Un enfant a surgi. Michaël sort son pipeau et siffle.

LA PETITE FIDLE :

Si j'avais un pipeau comme celui-là,  
je soufflerais dedans, et le jour, et la nuit.  
Je soufflerais même en dormant -

MICHAEL :

C'est le pipeau d'un enfant mort -

LE PAYSAN, répétant :

D'un enfant mort -

MICHAEL :

D'un petit garçon  
qui fut assassiné -

LE PAYSAN :

Qui fut assassiné -

MICHAEL :

Alors qu'on poussait ses parents vers la mort,  
il courut derrière eux, en chemise -

LE PAYSAN :

Courut derrière eux en chemise -

MICHAEL :

Sur ce pipeau, il implora l'aide de Dieu -

LE PAYSAN :

Il implora l'aide de Dieu -

MICHAEL :

Alors un soldat l'assomma -

LE PAYSAN :

Alors un soldat l'assomma -

Michaël souffle dans le pipeau. Des enfants, des veaux, des moutons et des poulains accourent en bondissant. Les mères soulèvent leurs enfants ; quelques hommes, la faux à la main, courbent la tête.

Rideau.

TABIEAU 14

La maison de l'instituteur du village. Au jardin, l'instituteur et son fils lèvent les yeux vers le grand tilleul. Des enfants s'exercent à jeter des pierres sur un épouvantail dans le champ, fabriqué avec d'anciens engins de guerre et des fragments de métal.

UN GARÇON, après sa lancée :

On dirait que quelqu'un a crié.

L'ENFANT :

Oui, c'était la voix d'Isidore l'épicier, quand nous l'avons chassé du village.

Oï, disait-il, oï,  
et tout à coup il est tombé dans le fossé.

LE GARÇON :

Et il a saisi son bonnet,  
tiens, la main repliée en dedans,  
comme il faisait lorsqu'il pesait quelque chose,  
et Hans lui a crié :  
"Tu as le soleil couchant dans ton bonnet."  
et lui a donné encore une taloche.

L'INSTITUTEUR :

Voici l'essaim d'abeilles suspendu.  
Ecoute sa musique.  
Il y a là du miel,  
jamais le tilleul n'a eu d'aussi belles fleurs,  
quel bonheur  
que la guerre des hommes l'ait épargné.

LE GARÇON :

Ô que ça sent bon ici, père ! Ô !  
Et après, le miel sur le pain - Oh !

LA MERE, dans la maison :

Je nettoie encore la salade,  
et je hache le cerfeuil pour la soupe.  
Le déjeuner sera bientôt prêt.  
Tu ne veux pas aller chercher ton filet à papillons, Hans,  
regarde tous ces papillons, là, sur le thym -

LE FILS, soulevant une pierre :

Oui, tout de suite.

L'INSTITUTEUR :

Laisse l'épouvantail aux oiseaux,  
il y a une trop forte odeur de cadavres dans le champ,  
il y a toujours plus de corbeaux...

LE GARÇON, montrant Michaël :

Non, c'est là que je veux viser...

L'INSTITUTEUR :

Ne le fais pas !

LE GARÇON :

Pourquoi est-ce défendu aujourd'hui, alors que c'était permis hier ?

L'INSTITUTEUR :

Bien que je sois professeur de calcul,  
je ne saurais résoudre ce problème mathématique -

Michaël passe.

LE GARÇON, à part :

Hier, j'aurais lancé la pierre après toi  
elle serait sans doute tombée là, à côté de la fosse au purin,  
après avoir entraîné dans sa chute deux pieds ;  
aujourd'hui, elle me reste dans la main,  
mais je la jeterai dans l'étang  
pour faire au moins peur à quelque chose -

Rideau.

#### TABLEAU 15

L'atelier de cordonnerie, dans le village de la frontière.

LE PATRON :

Non, pas ainsi, certainement pas ainsi-  
Mais - peut-être êtes-vous pour nous  
comme des chaussures du passé, d'un passé encore plus lointain.  
Elles ne sont allées au pied de personne,  
- du bon cuir, mais inapproprié -  
ça ne vaut rien pour notre climat  
- peut-être pour les terres du désert,  
peut-être pour les marchés, là-bas,  
où les Isidore marchandent autrement que chez nous -  
mais naturellement, ce qui vous est arrivé à vous autres,  
non, nous ne le voulions pas ainsi,  
pas ainsi -

MICHAEL :

Depuis qu'Abraham émigra d'Ur,  
nous nous sommes toujours efforcés

de construire notre demeure tournée vers LUI,  
comme d'autres se tournent du côté du soleil -  
bien sûr, certains se sont tournés vers la direction opposée -  
De vieux bergers ont laissé sonner les horloges des astres,  
et ont dormi comme Isidore, le prêteur sur gages, les doigts crochus.  
Mais il y avait un garçon -  
Patron, la semelle crie dans ma main,  
elle dégages des effluves de mort -

LE PATRON :

C'est possible,  
car un boeuf a étendu les pieds  
et puis -

Un homme entre, tenant une petite fille par la main.

L'HOMME :

Mes bottes sont prêtes ?

LE PATRON :

Mon compagnon y travaille justement -

MICHAEL :

La semelle est irréparable,  
elle est déchirée au milieu -

L'HOMME :

Alors on met une semelle neuve -

LA PETITE FILLE :

Père, c'est l'homme  
qui avait le pipeau.  
Tiens, il est là, dans le pot de fleurs !  
O laisse-moi souffler dedans !

L'HOMME :

On ne souffle pas dans des pipeaux étrangers.

LA PETITE FILLE, pleurant :

Le pipeau...

L'HOMME :

Elle pleure,  
parce qu'elle s'ennuie après sa mère.  
Elle a toujours la nostalgie de quelque chose.  
Tantôt c'est de la grive  
qui est venue chercher la becquée  
puis ~~à~~ a disparu.  
Une autre fois, c'est du vieux chien de berger  
quand il a sauté  
par dessus la barrière  
et qu'il a été écrasé -

MICHAEL, haut :

Tout commence par la nostalgie

Même ceci

(Il fait couler la terre du pot de fleurs entre ses doigts.)

et cela -

Il désigne les cuirs dans lesquels sont taillés les chaussures.

LA PETITE FILLE :

Le pipeau -

L'HOMME :

Je t'achèterai un pipeau.  
Quand tu l'auras,  
tous les enfants te suivront  
et te donneront leurs jouets -

LA PETITE FILLE :

Non, ce pipeau-ci !  
Alors viendront les vaches et les petits veaux.

L'homme entraîne la petite, vers la sortie.

LA FEMME DU CORDONNIER, sur le seuil :

Moi aussi j'ai la nostalgie :  
Fermier, quand y aura-t-il  
un rôti de reste chez vous ?  
C'est ma langue,  
qui se languit.  
Quelle nostalgie est-ce là ?

Rideau.

#### TABLEAU 16

Une ferme. Chambre à coucher. La petite fille dort.

L'HOMME :

Partout des dents.  
Entends-tu comme elles claquent ?  
Une dent creuse au lieu de foin.  
Le cheval noir se cabre,  
secoue sa crinière  
et montre les dents.  
Les veaux boivent avec leurs dents  
de sorte que les pis des vaches saignent -  
le seigle a été rongé - par des dents sans rats -  
Entends-tu, femme,  
ici, dans la chambre,  
là, là !  
(Il montre le mur.)  
Des dents au lieu de briques -  
Femme, le maçon mérite la potence -

LA FEMME :

Tais-toi donc,

L'enfant dort,  
la fièvre est très forte ! -

L'HOMME :

Voilà que ça claque,  
toute la maison claque des dents -

LA PETITE FILLE, rêvant :

Tous les arbres marchent,  
tous les arbres marchent,  
ils soulèvent leurs pieds de racine et ils marchent  
quand je joue du pipeau -

L'HOMME, chantant :

Toutes les ombres marchent,  
viens, mon cher linceul,  
recouvre la dent blanche de la lune.  
N'était-ce pas une dent de lait  
qui de sa bouche est tombée, avec le pipeau ? -  
Femme, femme,  
le lait a des dents,  
des dents...  
(On frappe à la fenêtre. L'homme ouvre la porte.)  
Qui est là ?

LE BOULANGER :

Hans le boulanger.  
Voici une brioche au sucre pour Annette.  
La brioche de fer,  
la belle enseigne qui me venait du boulanger juif de Pologne,  
est devenue rouge.  
Ils chuchotent déjà.  
Les enfants morts laissent les miettes des gâteaux  
que je sème pour eux la nuit,  
et emportent le pain sucré.  
Dernièrement, ils étaient juchés, comme des essaims de guêpes  
sur le comptoir.  
Le Louche tapait des pieds sur le bois  
comme s'il battait la semelle pour se réchauffer.  
Puis il est tombé, droit comme un cierge, au plafond,  
et y est resté suspendu,  
en chasse-mouche.  
Au matin, il est tombé en morceaux ;  
les mouches l'avaient dévoré.

L'HOMME, agitant en tous sens la vitre de la fenêtre éclairée par la lune :

Tiens, c'est ainsi que tu as traité le Louche -  
"Voici la brioche,  
voilà la brioche,"  
jusqu'au moment où il a cessé de loucher.  
Maintenant, sa loucherie te dérobe le jour ;  
pour moi, c'est la dent de lait qui le grignote.

LE BOULANGER :

On dit  
que tu as tué un enfant sacré.

L'HOMME :

Ah ! Chanson que tout cela !  
Tous les enfants sont sacrés !

LE FACTEUR, entrant :

Qu'avez-vous à vous disputer  
la palme, comme assassins d'enfants ?

LE BOULANGER :

Braillard de jeteur de paquets !  
Aucun expéditeur  
n'avait-il écrit dessus le mot "fragile"?

LE FACTEUR :

On m'a commandé  
de prendre garde au destinataire,  
mais non point à l'expéditeur !

LE MEDECIN, sortant de la chambre de la malade :

Ton enfant...

LA FEMME, entrant :

L'enfant est morte !

Rideau.

#### TABLEAU 17

Route de campagne. Des deux côtés, épaisse forêt de cônifères. Michaël chemine. Derrière un sapin, se tient l'homme.

MICHAEL :

Un regard me frappe dans le dos.  
Je suis cloué sur place.

Ils se dévisagent.

L'HOMME :

S'il n'avait pas rejeté la tête en arrière,  
je ne l'aurais pas assommé,  
la dent de lait ne serait pas tombée avec le pipeau !  
Mais - il était contraire à l'ordre,  
de rejeter la tête en arrière. -  
Il fallait bien la remettre en place !  
Et vers qui criait-il, avec son pipeau ?  
C'était un avertissement secret,  
un signal à travers les airs  
qui échappait à tout contrôle -  
Au secours, savetier,  
la dent de lait pousse hors de la terre -  
elle commence à m'agripper -  
à travers mes chaussures -

mes pieds se décomposent -  
deviennent de la terre -  
(Criant :)  
Je suis vivant,  
je ne suis pas mort -  
pas pendu -  
pas brûlé -  
pas jeté vivant dans la terre...  
(Hurlant :)  
C'est une méprise, méprise,  
je me décompose, me décompose -  
je suis un moignon -  
assis sur le sable  
qui tout à l'heure encore était ma chair -

L'air s'ouvre en formant des cercles. Dans le premier cercle apparaît l'embryon dans le ventre maternel, avec l'ardente lumière originelle sur la tête.

VOIX :

Enfant à la lumière divine,  
lis dans les mains du meurtrier -

L'HOMME :

Mes mains, mes mains -  
Oh ne me quittez pas, mes mains -

Ses mains tombent en morceaux.

L'horizon ~~xx~~ à présent, forme un cercle immense. Une bouche sanglante apparaît, comme un soleil couchant.

LA VOIX :

Ouvre-toi,  
bouche muette de ~~Sauve~~ Samuel !

LA VOIX DE SAMUEL :

Eli !

Le ventre maternel se dissipe en fumée. La lumière primordiale se pose sur le front de Michaël.

MICHAEL :

L'Homme qui se décompose !  
Ses yeux ne sont plus que des trous -  
La lumière cherche d'autres miroirs.  
Je vois à travers les trous -  
Lunettes pour une éclipse solaire -  
Je vois dans ton crâne  
qui encadre le monde,  
que tu y as empaqueté selon les ordres reçus,  
comme dans un havresac de soldat -  
il gît là, le monde - frémissant,  
une pupille d'insecte aux ailes arrachées -  
dedans, s'y agite une main  
qui a dérobé un éclair -  
un corbeau ~~dépécé~~ dépèce une jambe humaine -

l'éclair consume le corbeau -  
je ne vois plus rien -

LA VOIX :

Trace des pas d'Israël,  
rassemblez-vous !  
dernières minutes terrestres d'Israël,  
rassemblez-vous !  
dernières minutes de souffrance,  
rassemblez-vous !

MICHAEL :

Sous mes pieds le sol se soulève.  
Qu'est-ce qui jaillit de mes mains ?  
Mon coeur déverse on ne sait quoi -

LA VOIX :

Tes souliers sont éculés - viens !

Michaël est emporté dans le tourbillon et disparaît.

.....